théologiens chrétiens de préserver une réelle continuité entre les données néo-testamentaires et leurs propres spéculations.

Pour mieux comprendre le travail de Rambaux, il faut tenir compte des deux traditions qu'il combine. Il y a les recherches sur l'hellénisation du christianisme que mena le protestantisme libéral et dont Harnack fut le plus éminent représentant. Il y a aussi la remise au premier plan de la judéité de Jésus, qui a été le fruit de nombreux travaux menés notamment depuis un demi-siècle. Rambaux en résume les résultats : Jésus a vécu, il a agi, et il a pensé en juif. Mais on peut comprendre de bien des manières ces trois propositions ; entre les conclusions diverses des spécialistes, il y a bien plus que de simples nuances. Au Jésus contestataire et novateur, Rambaux a préféré un Jésus assagi, ne pouvant plus déranger grand monde. C'est naturellement son droit, mais la façon un peu précipitée, et parfois un peu simpliste, dont il mène sa démonstration ne manquera pas de déconcerter bien des lecteurs. On risque toujours de passer trop vite sur les problèmes quand on est d'avance convaincu de détenir la solution.

Hervé Savon.

Archéologie. Histoire de l'Art

Filippo Coarelli, Palatium. *Il Palatino dalle origini all'impero* : Rome, Quasar, 2012, xv et 589 pages.

Ce livre se situe dans la continuité des travaux de topographie romaine de F. Coarelli, en particulier dans la lignée de ses grandes synthèses : *Il Foro Romano* (période archaïque, 1983 ; période républicaine et augustéenne, 1985), *Il Foro Boario* (1988), *Il Campo Marzio* (1997). Un autre livre est en préparation sur le Quirinal. Les ouvrages de F. Coarelli se lisent avec bonheur : ils sont passionnants et fiables, ce sont des références pour qui s'intéresse à la topographie romaine, car le chercheur italien en est le meilleur spécialiste actuel. La méthode suivie est un modèle : l'auteur reprend toutes les sources originelles, qu'elles soient textuelles, archéologiques ou iconographiques, et il met à plat toutes les hypothèses précédentes, y compris les siennes. Le Palatin est un sujet d'actualité et l'objet de vifs débats. F. Coarelli l'aborde avec calme, évitant le spectaculaire tout en captivant l'attention (voir par exemple l'enquête sur l'emplacement de la maison de Cicéron). Sa grande force est de toujours placer en premier les sources textuelles si elles existent. Quand il s'agit d'identifier avec leur nom propre des entités topographiques, le document écrit précède et conditionne le reste : dans le cas du Palatin par exemple, sans les témoignages anciens, nous ignorerions même l'existence de la *Noua uia* (voir p. 4)… Le reste (chronologie, position et forme exacte) est recherché sur des bases archéologiques. L'auteur connaît naturellement les précautions à prendre avec les textes, surtout quand il s'agit d'histoire archaïque : il excelle à les faire passer par le filtre de l'analyse philologique et historique. Il fait partie de ces rares chercheurs qui associent les qualités linguistiques (voir l'interprétation des apparats critiques) à l'intérêt pour les réalités matérielles.

Le livre se partage en cinq grandes parties : 1. Les limites et le réseau viaire, 2. La cité de Romulus, 3. Les cultes, 4. Les *domus* républicaines, 5. La formation des palais impériaux. Un compte rendu ne saurait exposer tous les apports d'un travail aussi dense et aussi volumineux à la connaissance de la colline fondatrice de Rome. En voici seulement quelques-uns.

En ce qui concerne les limites du Palatin, F. Coarelli distingue trois types de considérations selon qu'il traite des limites de la cité originelle, enfermée dans le *Pomerium Palatinum*, de l'espace plus vaste de l'époque républicaine, qui, selon l'auteur, allait jusqu'à la *Via Sacra*, et enfin du périmètre de la *regio X* d'Auguste. Pour la définition du *pomerium* de Romulus, il reprend le texte de Tacite (*Ann.*, 12, 24), en considérant comme incontournable l'ancienne correction d'Orelli : « *Larundae, forumque Romanum* ». Au cours d'une longue analyse, il remet en question les hypothèses qu'il avait émises précédemment sur les tracés de la *Via Sacra* et de la *Noua Via*. Il souligne à juste titre que le mot *uia* ne peut s'appliquer qu'à un parcours extra-urbain à l'origine et analyse très finement le passage de Cicéron (*Diu*., 1, 45, 101) en interprétant (comme G. Freyburger et J. Scheid, Les Belles Lettres, 1992) : « on entendit une voix venant du bois sacré de Vesta, qui descend du pied du Palatin vers la rue Neuve ». Du côté ouest, il résout les difficultés concernant les limites précises du Vélabre, en considérant l'existence de deux *uelabra* : un *uelabrum minu*s, correspondant au marais qui prenait son origine au forum et s'étendait à la vallée entre le Capitole et le Palatin, et un *uelabrum maius* qui s'étendait jusqu'à l'Aventin. C'est du côté ouest aussi qu'il place la bibliothèque de la *domus Tiberiana* (qui correspondrait au grand édifice encore visible aujourd'hui à côté de S. Maria Antiqua) et le *templum nouum Diui Augusti* (invisible aujourd'hui), à l'intérieur du *Graecostadium*, sur lequel se serait appuyé Caligula pour construire le pont entre le Palatin et le Capitole. Ce temple n'est à confondre ni avec l'*aedes Caesarum* (= *aedes Diuorum*) construite sur la partie privée de la maison d'Auguste, au sommet de la colline, ni avec le *sacrarium diui Augusti*, construit sur la maison natale d'Auguste et situé de l'autre côté du Palatin, près des *Curiae ueteres* (voir les travaux de C. Panella dans le secteur autour de la *Meta Sudans*). F. Coarelli propose enfin une identification convaincante de tous les grands axes de circulation du Palatin, tels qu'ils se sont figés à l'époque médio-impériale.

C'est pour la période la plus ancienne, celle de la cité de Romulus, que les textes sont les plus nécessaires et à prendre avec le plus de précautions. F. Coarelli redéfinit le *Cermalus* comme une entité archaïque située sur les pentes sud-ouest du Palatin, et non sur le sommet, comme le veut la « vulgate topographique » : la « cabane » de Romulus était donc située en haut des *scalae Caci*, à l'extrémité supérieure du *Cermalus*. Il fait également justice de l'annonce sensationnelle de la soi-disant découverte du Lupercal en 2007. Cette salle circulaire, couverte par une coupole et richement décorée, située sous le portique des Danaïdes, avait déjà été découverte et décrite au XVI^e^ siècle. L'aigle blanc (symbole de la foudre) représenté au centre de la voûte la désigne probablement comme le « réduit voûté » dans lequel se réfugiait Auguste en cas d'orage (Suétone, *Aug*., 90), le lieu où était tombée la foudre en 35-34 a. C., événement à l'origine du changement de programme édilitaire pour ce secteur. Le « vrai » Lupercal est encore à découvrir (si tant est que cela soit possible car le secteur, déjà profondément modifié par Auguste, a encore été bouleversé par la suite), plus à l'ouest, entre les *scalae* et le Vélabre (près de la piazza S. Anastasia actuelle). F. Coarelli clarifie également la question de l'expression *Roma quadrata*, qui désigne à la fois la Rome fondée par Romulus et deux « modèles réduits » : la petite construction augustéenne placée devant le temple d'Apollon et celle située à côté de la *casa Romuli* (= *tugurium Faustuli* = *casa Martis* = *curia Saliorum*). On trouve aussi, p. 165 et suivantes, une intéressante interprétation de la fresque de la maison de M. Fabius Secundus à Pompéi, comme la punition de Rhéa Silvia jetée dans le Tibre, et un retour sur les mythes fondateurs de Rome avec un éclairage particulier sur *Acca Larentia* (= *Lara, Larunda, Mater Larum, Mania, Tacita muta, Genita Mana*).

Dans la troisième partie, F. Coarelli analyse tous les cultes mentionnés sur le Palatin. Pour certains, l'identification du lieu est très incertaine (Cacus et Caca à

l'angle sud-ouest ? Luna Noctiluca à l'angle nord-ouest ? Pales non loin du temple de Cybèle ?). Pour Febris, F. Coarelli propose une hypothèse intéressante en liant son lieu de culte au *Vicus Salutaris*, qu'il identifie avec la soi-disant « Via Noua », et en émettant l'idée que les restes d'un podium actuellement visibles à l'angle de cette voie et du « Clivo Palatino » pourraient lui appartenir. Le temple de *Fortuna respiciens* est à placer sur le côté est, entre les *Curiae ueteres* et le *Septizodium*. Les temples de *Victoria* et de *Magna Mater* (dont la statue de culte, pratiquement ignorée, a été récemment transférée à l'*Antiquarium* du Palatin) sont bien identifiés sur le côté sud. Le sanctuaire de *Iuno Sospita* se situait à la place du temple de la Victoire, et le temple de *Victoria Virgo* est le petit édifice situé entre le temple de Cybèle et le temple de *Victoria*. F. Coarelli démêle en grande partie l'écheveau concernant *Iuppiter Victor*, *Iuppiter Inuictus* et *Iuppiter Vltor*. Le temple de *Iuppiter Victor* mentionné par les Régionnaires sur le Palatin pourrait être en réalité le temple de *Iuppiter Vltor* de la Vigna Barberini. Quant au temple de *Iuppiter Propugnator*, connu seulement par des inscriptions, F. Coarelli propose de l'identifier avec le podium encore imposant situé en bordure du « Clivo Palatino », à la hauteur de l'arc de Domitien (F. Coarelli reconstitue avec beaucoup de lucidité l'axe menant aux palais impériaux depuis la vallée du Colisée à partir de l'époque flavienne, aujourd'hui confondu avec une partie de ce que l'on appelle la « Via Sacra » et le « Clivo Palatino », surplombé de trois arcs successifs dédiés à Titus, Vespasien et Domitien).

La partie sur les *domus* républicaines est une passionnante *historia*, au sens étymologique du terme. F. Coarelli met clairement en avant le rôle joué par l'incendie de 111 a. C. (mentionné seulement par Julius Obsequens et souvent laissé de côté par les chercheurs) dans la restructuration de tout le sommet de la colline ; il se situe dans la continuité du travail de J.-P. Guilhembet et de M. Royo (« L'aristocratie en ses quartiers », in *Rome des quartiers*, 2008) en considérant qu'il s'agit de quartiers homogènes, créés dans le cadre d'alliances de type gentilice et politique. Il identifie avec précision et de manière difficilement contestable la position et les limites de la maison de Cicéron, à l'angle nord-ouest de la colline. Il s'appuie sur les importants travaux archéologiques de C. Krause dans ce secteur, même s'il ne partage pas toutes ses analyses.

La dernière partie est naturellement consacrée à la formation des palais impériaux. F. Coarelli analyse soigneusement tous les textes concernant l'histoire de la maison d'Auguste et il en propose une nouvelle chronologie : fin 43 ou début 42 : acquisition de la maison d'Hortensius ; 36 : acquisition de plusieurs *domus* pour agrandir la précédente et commencement des travaux pour la nouvelle *domus* ; 35-34 : chute de la foudre et interruption des travaux, début du programme édilitaire comprenant le temple d'Apollon et les constructions annexes. Ce que l'on appelle aujourd'hui la *Casa di Augusto* serait la maison d'Hortensius, et la *Casa di Livia* serait une des maisons acquises en 36. Quant à l'expression *Domus August(i)ana*, elle désigne au départ la partie publique de la maison d'Auguste (et seulement plus tard la « Maison des Augustes »), au sud et à l'est de la partie privée. C'est sur la partie privée qu'a ensuite été construite l'*Aedes Caesarum* (= *aedes Diuorum*). Cette *aedes* devait s'ouvrir au sud, précédée par trois statues gigantesques dont les bases sont encore visibles. Le fragment de pied d'une statue féminine (= Livie ?) estimée à 9 m de haut, aujourd'hui placée à l'une des entrées ouest de la *domus Flauia* appartient sûrement à l'une d'elles. Comme pour la *domus Augustana*, F. Coarelli interprète l'expression *domus Tiberiana* par le fait qu'une partie de la réalisation de ce palais est due à Tibère lui-même, selon un plan global regroupant et surmontant d'anciennes *domus* privées. Caligula agit de même en constituant un ensemble unitaire englobant la *domus Tiberiana* et en l'étendant au nord jusqu'au temple de

Castor et Pollux dont il fit sa nouvelle entrée, au sud jusqu'au *Circus Maximus*, incorporant par exemple la *domus Gelotiana* de laquelle il pouvait observer les installations du cirque (Suet., *Cal.*, 18, 6), à l'ouest en englobant ce qui restait de la plate-forme occidentale (y compris la maison de Cicéron qui appartenait toujours à un propriétaire privé) et en jetant un pont vers le Capitole où il semble avoir commencé à construire une nouvelle extension. Deux textes difficiles à interpréter trouvent ainsi une explication : celui où Suétone raconte que Caligula se contenta d'observer le bûcher de sa grand-mère (*Antonia Minor*) depuis son triclinium (or le Champ de Mars, où selon toute probabilité a été dressé ce bûcher, n'est pas visible depuis le Palatin) et celui où Pline fait un parallèle entre la *domus Gai* et la *domus Aurea* : *bis uidimus urbem totam cingi domibus principum Gai et Neronis* (*Nat*., 36, 15, 11). F. Coarelli identifie le *pentapylon*, l'entrée monumentale et officielle de la *domus Augustana*, avec les cinq baies précédées d'un escalier au nord du grand péristyle. La grande cour qui fait la liaison avec l'*area Palatina*, serait le vestibule, et F. Coarelli propose d'identifier les restes de podium encore visibles au nord-ouest de cet espace avec le temple de *Vesta Palatina*. Le livre se termine avec l'étude de toute la partie nord-est du Palatin, entre le « Clivo Palatino » et la via di S. Gregorio (correspondant en grande partie à la Vigna Barberini), à la lumière notamment des travaux récents de F. Villedieu. Ce secteur fut d'abord occupé par une partie de la *domus Aurea* (la *cenatio rotunda* semble y avoir été repérée), puis complètement remodelé par les Flaviens avec la réalisation d'une grande plate-forme où s'élèvera plus tard le temple d'Héliogabale. C'est sur cette plate-forme qu'on peut localiser la *diaeta Adonea* et peut-être la tombe d'Antinoüs, le favori d'Hadrien.

Nous sommes loin d'avoir épuisé toute la richesse de cet ouvrage qui constitue maintenant un ouvrage de référence indispensable pour l'étude de la topographie romaine.

Philippe Fleury.

François Baratte & Fathi Bejaoui (dir.), *Recherches archéologiques à Haïdra,* t. IV : *La basilique II dite de Candidus ou des martyrs de la persécution de Dioclétien* (Collection de l'E.F.R., n° 18/4) : Rome, École française de Rome, 2011, 252 pages.

Cet ouvrage est le quatrième dans la série des publications de la Mission tuniso-française d'Haïdra (*colonia Flavia Augusta Emerita Ammaedara*). Il présente les travaux de recherches qui se sont étalés dans le temps depuis les années 1930 jusqu'en 1987, date de la dernière campagne qui s'est attachée à cet ensemble. La publication, préparée par Noël Duval et Jean-Claude Golvin, a été retardée pendant près de vingt ans. Une mise au point était nécessaire en prenant en compte les apports récents. Elle a été faite par François Baratte, Catherine Balmelle et quelques autres chercheurs. Ce long délai a permis une révision soigneuse de ce qui avait été rassemblé et l'intégration d'éléments nouveaux. L'avant-propos de N. Duval, J.-C. Golvin et Fr. Baratte date de 1994 et présente une révision et une mise à jour. Une bibliographie donne une bonne idée des recherches effectuées (p. xiii-xv).

Ce livre cherche à donner la vision la plus complète du site et tout particulièrement de la basilique funéraire et martyrologique, dite II, située à 150 mètres au sud de l'arc monumental. N. Duval présente la localisation et l'historique des recherches. Cette basilique se trouve dans le cimetière principal d'Ammaedara, qui existe dès l'époque augustéenne, de part et d'autre de la voie Carthage-Théveste. Ce lieu de culte fut voué aux martyrs de la persécution de Dioclétien (inscription

du *martyrium*). Les tombes chrétiennes se trouvent aux abords du monument et à l'intérieur de l'*area* orientale. Cette basilique a attiré l'attention de nombreux chercheurs au XIX^e^ et au XX^e^ siècle, de CAGNAT aux fouilleurs actuels, en passant par GSELL, SADOUX, PIGANIOL. La première fouille importante, celle de DOLCEMASCOLO (1929-1934), est décrite en détail ; avec L. POINSSOT il donne la première description quelque peu détaillée du monument et des mosaïques (ensuite transportées à Tunis et Carthage). Les documents de cette première vraie fouille servirent de point de départ aux nouvelles recherches archéologiques à partir de 1963, après l'abandon du site pendant près de trente ans. Ce qui permit l'établissement d'une première description du monument et du *martyrium*. L'ouvrage donne tous les détails des travaux effectués par les archéologues en 1963, 1969, 1971-1972, 1973-1975, 1983, 1989. Il présente, dans ses chapitres suivants, le panorama le plus complet possible de l'état des lieux en 1990 avec quelques révisions entre 2006 et 2009. Ce chapitre historique était nécessaire pour aborder les descriptions et explications détaillées données par la suite.

La description de l'église, réalisée par N. DUVAL (chapitre II), permet de restituer le plan le plus complet : une église du IV^e^ siècle, de 36 m. sur 15,20 m., divisée en trois nefs, l'autel face à l'abside au milieu du chœur, l'ensemble précédé par un vestibule. L'église d'époque byzantine a apporté quelques changements aux lieux. Dès le IV^e^ siècle, un *martyrium* existait mais il n'en reste que deux fragments épigraphiques. L'auteur donne les détails les plus précis sur les absides, sur les sols et leur niveau, sur le chœur, sur l'emplacement de l'autel, sur la structure générale (voûtes, couverture, arc...), sur la sacristie et les salles annexes, sur le premier état du *martyrium*, sur les dalles et la mosaïque épigraphique d'époque byzantine, sur les mosaïques funéraires, sur les tombes... Le vestibule d'accès n'a pas encore dévoilé son apparence réelle.

Le deuxième état de l'église byzantine et du *martyrium* est donné avec toutes les précisions architecturales. L'ensemble de ce chapitre s'appuie sur une grande quantité des photographies, de différentes époques, et de plans précis et mis à jour. Le tableau ainsi donné permet d'avoir une connaissance approfondie d'un monument capital dans l'histoire d'Haïdra à la fin de l'Empire et à l'époque byzantine.

Le chapitre III, rédigé par Jean-Claude GOLVIN, est consacré au matériel architectural et à la restitution de l'élévation de l'église byzantine, c'est-à-dire des hauteurs des éléments bâtis. Sont successivement étudiés et restitués les arcs de la nef, les voûtes des bas-côtés, l'abside orientale, les parties hautes de l'édifice. La démonstration détaillée aboutit à une représentation axonométrique de la basilique particulièrement parlante. Comme le souligne l'auteur, une telle étude, synthétique et imaginative à la fois, est nécessaire pour retrouver l'unité du programme architectural initial dans son contexte urbain d'origine, au sein de la nécropole.

Les mosaïques de l'église byzantine sont l'objet d'une étude approfondie de N. DUVAL, Fr. BARATTE et C. BALMELLE (chapitre IV). Les recherches sur le pavement ont commencé dès leur découverte en 1933. Leur dépose a été rapidement effectuée au Musée du Bardo, puis, pour certains panneaux, à Carthage. Après un travail minutieux et délicat de plusieurs années, le plan de l'ensemble des pavements a pu être établi. La couverture complète des différents panneaux a été effectuée en dessin et en photographie. C'est la synthèse de ces travaux qui est présentée dans l'ouvrage avec la reproduction du plan général des pavements à l'intérieur du bâtiment (p. 115). Les matériaux et les techniques (supports, couleurs...) sont étudiés et permettent de savoir qu'un violent incendie a détruit l'église. Chaque mosaïque est numérotée en partant de l'ouest et décrite avec précision. Parmi les aspects les plus remarquables, il faut noter le panneau occidental de la nef centrale (C1, 37 m²) avec la dédicace, rare en Afrique, de la donation faite par Candidus et son épouse Adeodata, des laïcs,

probablement pour le pavement et la nef. Tous les sols mosaïqués, adaptés à l'architecture, sont décrits avec minutie : décor végétal, entrelacements, médaillons avec oiseau ou arbre, avec le souci d'une analyse des détails. Notable aussi est le pavement du *martyrium*, résultat de la donation de l'*illustris Marcellus*, comportant un panneau épigraphique en son centre.

L'*area* orientale (chapitre V) est étudiée par Fr. Baratte. Il s'agit du terrain situé à l'est de l'église des Martyrs et qui apporte des éléments importants sur l'histoire de cette église. Cet espace (15,80 m. sur 26,6 m.) était divisé en deux parties : une *area* funéraire à ciel ouvert (21,6 m. sur 15 m.) et une surface couverte appartenant probablement à l'église et formant vestibule. L'ensemble a été implanté dans la nécropole païenne, et les tombes, installées de manière anarchique, sont de dates très diverses. La chronologie des événements permet de savoir que l'église des Martyrs a été conçue dès l'origine avec, à l'est, un espace cimétérial annexe qui servait d'accès. Les tombes sont signalées en surface par des mosaïques ou des dalles inscrites. L'étude orientale de l'église fait l'objet d'un travail approfondi de chronologie, qui montre un premier projet aménagé, avec la construction d'une abside monumentale remplaçant l'ancienne et avec un agrandissement de l'*area*. Le vestibule et les 81 sépultures (sous tuiles, sarcophages plus tardifs, tombes d'enfants et de femmes regroupées à proximité de l'église) sont étudiées dans le détail, pièce par pièce.

Le chapitre suivant (VI), dû à N. Duval et Fr. Baratte, est consacré aux inscriptions nouvelles en tant que supplément aux « inscriptions chrétiennes ». Deux cent trente-quatre sont répertoriées. Onze ont déjà été publiées dans *Les inscriptions chrétiennes d'Haïdra* dont, en particulier, celle du *martyrium* avec les deux inscriptions de *Marcellus* et la liste des Martyrs sur mosaïque, celle de *Candidus* et l'épitaphe de *Donatilla* et de sa sœur. Parmi les inscriptions nouvelles on peut relever un fragment d'inscription martyrologique relevé par L. Poinssot en 1933 et disparu depuis ; c'est une liste des noms, fragmentaires, de sept martyrs dont certains recoupent ceux de la mosaïque du *martyrium*, qui comporte 31 noms. Peut-être est-ce la trace d'un état intermédiaire du *martyrium*. Toutes les autres inscriptions font l'objet d'études détaillées, sur les noms qui s'y trouvent, leur emplacement, leur orientation, leur dimension, leur style d'écriture... Chaque inscription est accompagnée d'un ou de plusieurs documents photographiques qui permettent au lecteur un contact quasi direct avec l'objet d'étude. Un des traits les plus frappants est la place essentielle tenue par les mosaïques funéraires, au nombre de sept, et dont les aspects les plus caractéristiques sont mis en valeur (dessins, couleurs, bordures...) signifiant des différences de dates (sans pouvoir aller plus loin) ou d'ateliers.

Le chapitre VII, rédigé par Fr. Baratte et N. Duval, fait la synthèse des résultats débouchant sur une conclusion. Sont mis en valeur les quatre états de l'église avec, à chaque fois, des modifications importantes touchant la structure du bâtiment. La première phase est celle de la fondation à proximité immédiate de sépultures ; l'église a alors 35 m. de long pour 16 m. de large et est divisée en trois nefs ; l'autel est devant l'abside, probablement au-dessus de la dépouille des martyrs. Elle peut être datée du IVe siècle (deuxième moitié). La deuxième phase date peut-être du courant du Ve siècle, avec un début de changement d'axe dont témoigne l'abandon de l'accès à l'est. Le troisième état est celui des transformations radicales : changement d'orientation avec la construction d'une importante abside décalée vers l'Ouest. La façade orientale est devenue le chevet de l'église, qui est raccourcie aux deux extrémités, l'abside primitive étant condamnée. Un programme décoratif complet est mis en œuvre, nefs et abside sont entièrement mosaïquées grâce à *Candidus* et *Adeodata*. Les trois dernières travées ont été transformées pour la création d'un *martyrium* mosaïqué dans un enclos dû à la générosité de *Marcellus*. La liste des martyrs s'y trouvait. Cette véritable reconstruction date de l'époque byzantine, probablement du

VI^e siècle. On peut en voir le plan complet entre les pages 40 et 41. Des corrections mineures ont sans doute été apportées dans une quatrième étape.

Cette église est un remarquable exemple de bâtiment construit pour commémorer le souvenir de martyrs d'origine locale. Elle représente « un témoin remarquable de l'architecture paléochrétienne en Afrique et de ses aménagements liturgiques, martyriaux notamment, mais aussi de la vie des communautés chrétiennes et de la générosité des fidèles ».

Jean-Pierre MARTIN.

Johanna WITTE-ORR, *Kirche und Wandmalereien am Karm Al-Ahbarîya* (Jahrbuch für Antike und Christentum, suppl. 36) : Münster, Aschendorf Verlag, 2010, 190 pages, ill.

L'ouvrage de Johanna WITTE-ORR constitue la publication monographique des fragments de peintures murales du VI^e siècle retrouvés en 1967-69 lors des fouilles de sauvetage d'une petite église paléochrétienne située à 7 km au nord-est d'Abû Mîna, et à environ 80 km au sud-ouest d'Alexandrie. Compte tenu des circonstances des investigations archéologiques sur le site menacé de pillage et de la disparition complète des vestiges architecturaux par suite de la mise en œuvre d'un vaste programme hydraulique dans le cadre de la *Green Revolution,* l'étude de cet ensemble, réalisée en 1988-90 et en 1997, finalement publiée près d'un demi-siècle après la découverte, revêt un caractère symbolique. En effet, la qualité remarquable des peintures appartenant à deux états successifs illustre de manière exemplaire l'ambiance polychrome et l'iconographie du décor d'un petit édifice de culte byzantin villageois plus ou moins ordinaire et, partant, de tout un patrimoine fragile et évanescent, délaissé voire menacé par une politique patrimoniale et une ambiance culturelle défavorables. En l'occurrence, le désintérêt des musées d'Alexandrie et un stockage inapproprié dans la maison de fouille d'Abû Mînâ, menacée par la montée de la nappe phréatique, condamnent les fragments à une destruction inéluctable.

Datée de la fin du V^e siècle selon le directeur des fouilles, W. MÜLLER-WIENER, et détruite vers la fin du VII^e siècle, la petite basilique était ornée de colonnes de marbre et de pierre calcaire, ces dernières stuquées et peintes en faux marbre polychrome, destinées au soutien soit d'une arcade étrésillonnée par des entraits en bois (d'après l'hypothèse du fouilleur fondée sur des cas analogues), soit à une élévation sur architraves stuquées (d'après la restitution de l'auteur fondée sur l'analyse formelle des fragments du décor peint). Le dallage en pierre calcaire, posé sur un premier sol de tuileau, conservait les négatifs pour l'encastrement de chancels et était disposé autour d'un socle d'autel pourvu d'une cavité pour le dépôt d'un reliquaire. Un baptistère accolé dans un second temps était doté d'une piscine bordée de dalles calcaires et abritées sous un ciborium.

Les peintures exécutées *a secco* se distinguaient d'autres exemples locaux par une polychromie enrichie sur fond blanc et par l'utilisation de cordelettes tendues servant à la délimitation des registres et panneaux ainsi qu'au tracé des nimbes et médaillons circulaires. L'exécution rapide accuse le partage de travail au sein d'une équipe expérimentée. Entamés par un piquetage pour l'accrochage d'un troisième et dernier revêtement, les restes de la seconde couche picturale, réalisée sur un enduit sommairement réglé à l'aide d'un bois rectiligne, semblent appartenir à un premier état du même programme, qui différait toutefois du dernier par la taille plus grande des personnages et par une disposition divergente des motifs. La restitution de la composition, d'autant plus passionnante qu'elle se fonde sur un nombre

relativement limité de fragments — commentés en grand détail dans le catalogue formant la troisième partie de l'ouvrage (p. 117-176) — dépend, entre autres, de l'analyse des empreintes de briques crues sur le revers, qui sont attribuées aux murs gouttereaux des bas-côtés, tandis que les blocs de pierre ayant échappé au pillage des matériaux lithiques proviennent probablement des murs du vaisseau principal. L'analyse minutieuse du dernier état du décor part de la composition absidale — probablement dédiée à un Christ de Majesté, imberbe selon l'iconographie courante dans la région — pour examiner ensuite les thèmes de la nef centrale, étonnamment complexes tout en s'adaptant aux dimensions réduites de l'édifice. La lecture comparative des détails fragmentaires et l'interprétation des inscriptions grecques qui accompagnaient les personnages représentés se fondent sur une solide culture iconographique doublée de l'indispensable connaissance des sources bibliques, apocryphes et patristiques, permettant au lecteur de découvrir scène par scène les cycles de l'Incarnation et des miracles du Christ, accompagnés de figures de prophètes, d'ancêtres royaux du Sauveur et d'une représentation de Constantin sur le mur occidental, exemple précoce de ce thème. Dans les collatéraux, des imitations peintes de placages de marbre polychrome en réponse à celles que l'on trouve sur les colonnes stuquées, tapissaient la moitié inférieure des murs sous une série de figures de saints.

Si l'iconographie et le style de l'ensemble, proche de celui des mosaïques du monastère de Sainte-Catherine sur le Sinaï, sont datables de la fin du VI^e^ siècle, ils se rattachent à des traditions de la première moitié du siècle. L'usage de la langue grecque confirme l'antériorité du décor à l'intégration d'Abû Mînâ dans l'Église copte par suite de la conquête arabe de 639-642, et le thème de Constantin, que l'auteur interprète comme une référence explicite à l'iconographie de Saint-Polyeucte de Constantinople, suggérerait l'intervention d'un ou de plusieurs donateurs liés à la capitale byzantine, responsables de la rénovation intégrale du décor pariétal et du pavage de l'édifice.

À défaut d'un sauvetage des vestiges matériels, l'ouvrage de Johanna Witte-Orr, dont le lecteur saura apprécier le discours clair et l'esprit de synthèse dont témoignent les textes introductifs et les conclusions, restera l'unique souvenir d'un témoin remarquable de l'art pictural byzantin vernaculaire de la Méditerranée méridionale, lointain écho des exemples majeurs de son époque, dont la qualité est le reflet d'un pan entier de l'histoire du décor monumental de l'architecture chrétienne dans l'Égypte préislamique.

Andreas Hartmann-Virnich.

Épigraphie. Numismatique

Nicolas Mathieu, *L'épitaphe et la mémoire. Parenté et identité sociale dans les Gaules et Germanies romaines* : Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, 504 pages, ill.

Pour un latiniste habitué aux textes littéraires, l'épigraphie, avec ses inscriptions le plus souvent sèches et stéréotypées, présente, sauf exception, assez peu d'attraits, de sorte que ce sont plutôt les historiens qui s'y consacrent, afin d'en tirer des données pour leurs recherches. Toutefois, il se rencontre parfois des textes moins austères, qui portent la marque d'une culture littéraire, avec des allusions, des citations, des imitations, des amorces de portraits ou de récits, comme nous le verrons plus